Document generated on 08/06/2025 7:06 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Éloge du faux

Sergio Kokis, *L'art du maquillage*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1997, 376 p.

Francine Bordeleau

Number 90, Summer 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38053ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bordeleau, F. (1998). Éloge du faux / Sergio Kokis, *L'art du maquillage*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1997, 376 p. *Lettres québécoises*, (90), 24–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sergio Kokis, *L'art du maquillage*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 1997, 376 p., 24,95 $.

Éloge du faux

ROMAN
Francine Bordeleau

Sergio Kokis poursuit sa réflexion sur la fonction de l'art qu'amorçait déjà avec talent, en 1994, *Le pavillon des miroirs*.

ANNÉES SOIXANTE-DIX, À ANVERS. Maxime Willem, le narrateur de *L'art du maquillage*, perfectionne, sous l'égide de maître Lukas Guderius, ses dons pour la mystification. Ici, le narrateur peint, à la faveur des modes générées par les conservateurs de musées et les collectionneurs, de faux Jules Pascin, Paul Klee, Georges Grosz, Mondrian, Munch... Max constitue sans aucun doute l'artiste le plus doué que se soit adjoint Sammy Rosenberg, collectionneur et marchand de tableaux vaguement mafieux qui a mis sur pied une lucrative filière aux ramifications internationales.

Ce quatrième livre renoue avec la matière du *Pavillon des miroirs*, premier roman très primé dans lequel le narrateur, un peintre brésilien exilé à Montréal, revivait sa jeunesse. Kokis intégrait déjà à la fiction romanesque un discours et une réflexion sur l'art, car les réminiscences de la vie brésilienne étaient suscitées par les formes créées et les couleurs étalées sur la toile. Pour sa part, *L'art du maquillage* met en scène un narrateur belgo-québécois qui, pour payer ses études en arts visuels, commence à faire de faux René Richard et Marc-Aurèle Fortin. Avec la ferveur nationaliste des années soixante, la cote de ces peintres paysagistes est à la hausse, et Max profite du mouvement. Il faut préciser que, auparavant, le jeune homme s'était découvert une « attirance pour le revers du réel, pour les coins cachés et les situations ambiguës ». Et bien avant de devenir faussaire — ce statut n'étant peut-être donc qu'un épiphénomène —, il constatera être « définitivement plongé dans le monde fascinant de la simulation et du déguisement ».

C'est à New York, où il poursuit ses études, que Max commence véritablement sa carrière de faussaire. Il y rencontre Annette Rosenberg, qui montrera à son père Sammy les faux Richard et Fortin. Dans l'histoire de Max, Annette joue un rôle important. Elle pose pour lui et au fil des séances dévoile progressivement, jusqu'à l'obscénité, son corps rachitique et asexué d'anorexique. Pour le faussaire qui a commencé à peindre à la manière d'Egon Schiele, la jeune femme constitue presque un modèle idéal. Ces passages, où est mise en scène la relation trouble, voire perverse qui s'insinue entre Max et Annette, sont sans doute parmi les plus fascinants de l'ouvrage.

Fascine aussi l'incursion de Kokis dans les arcanes du marché et des théories de l'art. Souvent la reconnaissance symbolique dont jouit un artiste, lira-t-on ainsi dans ce roman touffu, est dûment « organisée », fabriquée par des experts (« aidés » en cela, il faut bien le dire, par les marchands). À cet égard, les peintres morts depuis peu offrent un intérêt certain : «Leurs œuvres étant dispersées, il était très facile d'en incorporer de nouvelles — et même des manières originales — dans les catalogues incomplets », constate Max. Le roman de Kokis montre en somme comment la spéculation et la mystification — la seconde étant fortement tributaire de la première — ressortissent au monde de l'art.

L'exercice des faux Schiele, qui seront vendus à de riches collectionneurs de toiles érotiques, amènera le narrateur à raffiner son idée du corps. La distorsion du corps, son maquillage, son travestissement passionnent Max de façon extrême. Ses « patrons », d'ailleurs, ne s'y trompent pas, qui le piégeront grâce à Vera, une femme dont l'art du faux, si l'on peut dire, est fort élaboré. Il appert du reste dans ce roman — sans que l'on puisse pour autant taxer son auteur de misogynie — que les femmes, mieux que les hommes, cristallisent en elles la mascarade et le travestissement. Il y aura cette « Marilyn de Rosemont » aux seins gonflés de silicone qui, nue, « avait l'allure d'une énorme poupée gonflable sur pilotis » ; ces filles alternant entre la boulimie et l' anorexie (dont Annette Rosenberg) ; Vera, enfin, dont les subterfuges séduisent Max. Ces femmes correspondent, n'en doutons pas, au désir du narrateur. « Les êtres m'apparaissaient désormais comme formes de couches illusoires, d'artifices que je me devais de pénétrer pour me sentir vivant », avoue-t-il d'ailleurs.

Sergio Kokis

Après Schiele, le faussaire peindra des Klee, des Munch, des Pacsin, des Grosz, des Rothko... En même temps qu'avance le travail de Max se dessinent réflexions et questions suscitées par ce même travail. Dans un parcours aux allures de *thriller*, Max passera de l'autojustification à l'autocritique. Et pendant ce temps Sergio Kokis aura révélé, avec intelligence et brio, les dessous de la commercialisation et de la théorisation de l'art. Mais tout cela est aussi prétexte à un éloge du masque, celui-ci constituant peut-être, suggère Kokis, le vrai visage.